

2

Les méthodes : quand le sociologue se fait voyeur

Au cours de l'été 1965, je rédigeais un mémoire sur la question de l'homosexualité. Après l'avoir lu, mon directeur de recherche me posa une question dont la réponse ne se trouvait ni dans les données que j'avais recueillies, ni dans la littérature sur la déviance sexuelle : « Mais où va-t-on en général quand on veut se faire faire une pipe, et rien d'autre ? C'est là qu'il faudrait effectuer votre recherche. » Je soupçonnais que la réponse était : « dans les tasses », mais ce n'était qu'une intuition. Nous décidâmes que cette part cachée du comportement déviant, dans les marges de la sous-culture homosexuelle, méritait d'être étudiée.

Des récits d'aventures et de raids policiers dans les tasses circulent sans cesse parmi les homosexuels. Dans les cercles gais, on parle beaucoup de ces lieux, généralement de façon péjorative. La plupart des hommes avec lesquels j'ai pu discuter au cours de ma brève recherche ont avoué qu'ils avaient occasionnellement des relations sexuelles sans suite dans des tasses. Les sociologues avaient déjà étudié les transactions qui se déroulent dans les bars¹ et les pratiques de prostitution masculine auxquelles se livrent des bandes de jeunes délinquants², mais personne ne s'était intéressé aux scènes de sexualité anonyme qui aboutissent à la plupart des arrestations. La littérature sur le sujet indiquait que, jusqu'à présent, seuls la police et les

autres représentants de l'ordre ont observé de façon systématique l'activité homosexuelle dans les toilettes publiques. Dans certaines localités, cette activité les a beaucoup occupés. Ainsi, sur un total de 493 inculpations pour délit présumé d'acte homosexuel dans le comté de Los Angeles en Californie, au cours d'une récente période de quatre années, 56 % concernaient des personnes arrêtées dans des toilettes publiques³.

Les chercheurs en sciences sociales ont évité cette forme de comportement déviant, peut-être en raison des nombreux problèmes émotionnels et méthodologiques qu'elle soulève, et dont certains sont communs à toute étude consacrée à une population de ce type. Je suppose que les obstacles les plus sérieux pour la plupart des chercheurs sont d'ordre éthique et affectif. Comme le souligne Evelyn Hooker, « parvenir à pénétrer dans les secrets du monde des homosexuels et y entretenir des relations tout en se livrant à une étude ethnographique de terrain exige qu'on apprenne à ne juger aucune forme de comportement sexuel⁴ ». Mais cela n'est pas facile, dans la mesure où il faut rejeter son propre mode de socialisation. Aucun exercice intellectuel ne peut permettre à l'ethnographe d'effectuer une telle adaptation affective et les enjeux moraux (voir la postface de ce livre pour un examen complet) ne font que compliquer sa tâche.

Je serais enclin à penser comme Ned Polsky lorsqu'il écrit : « La plupart des difficultés qu'on rencontre et qu'on résout au cours d'une recherche sur le terrain consacrée à des criminels sont simplement les difficultés qu'on rencontre et qu'on résout au cours de toute recherche de terrain⁵. » Les obstacles rencontrés au cours de cette étude (pour insurmontables que certains soient apparus sur le moment) sont, pour la plupart, les mêmes que ceux rencontrés par d'autres ethnographes, particulièrement lorsqu'ils ont affaire à des déviants.

3. Ces arrestations pour délits criminels homosexuels à Los Angeles de 1962 à 1964 ont été étudiées par John GARLO *et al.*, « The consenting homosexual and the law: an empirical study of enforcement and administration in Los Angeles county », *UCLA Law Review*, 13, mars 1966, p. 804. Un certain nombre d'allusions aux toilettes publiques au cours de cette excellente étude représentent à peu près toute la littérature sur le sujet. En dehors de quelques commentaires occasionnels dans des romans « gais » ou d'autres ouvrages traitant de l'homosexualité où il est dit que les tasses fournissent « un des débouchés sexuels communs » pour les homosexuels, il n'en est fait aucune autre mention.

4. Evelyn HOOKER, « The homosexual community », art. cit., p. 40.
5. Ned POLSKY, *Hustlers, Bears and Others*, Aldine, Chicago, 1967, p. 126.

1. De ce point de vue, Evelyn HOOKER, « The homosexual community », art. cit., p. 40-59, est importante. Voir également Sherri CAVAN, *Liquor Licence: An Ethnography of Bar Behavior*, Aldine, Chicago, 1966, plus particulièrement p. 211-226.
2. Albert J. REISS Jr., « The social integration of queers and peers », *Social Problems*, vol. 9, n° 2, automne 1961, p. 102-120.

À moins d'avoir l'intention d'étudier uniquement cette population assiégée et captive que constituent les étudiants dans les classes de nos universités, le premier problème que l'on rencontre est de localiser les personnes pour effectuer la recherche. Ainsi Elliot Liebow s'est-il aperçu que le Noir du coin de la rue, auquel son étude est consacrée, « n'est pas plus chez lui pour le chercheur que pour le travailleur social ou l'agent recenseur⁶ ». Le compte rendu merveilleusement humain des « premiers efforts » qu'impliqua la recherche de William Foote Whyte, *Street Corner Society*, souligne très bien cet aspect⁷. Pour leur part, William Masters et Virginia Johnson se sont adressés, dans les premières étapes de leur investigation, à des prostituées, parce qu'elles étaient « bien informées, coopératives et accessibles à l'étude⁸ ».

Mon problème initial fut, comme je l'ai indiqué au chapitre précédent, de localiser les tasses les plus fréquentées. À partir du moment où j'avais découvert le lieu de l'« action », je sus que s'y trouveraient les sujets de ma recherche. Tel est l'avantage d'une étude consacrée à une population définie uniquement par sa participation à une forme spécifique d'interaction. Ainsi, lorsque le chercheur veut observer le monde des champs de courses, il s'y rend⁹. Mais pour étudier les « homosexuels » ou les « schizophrènes », il faut d'abord écarter les généralités vagues et les stéréotypes dont les sciences sociales sont elles-mêmes victimes, afin de définir une population (plutôt que de l'isoler et l'échantillonner).

Je n'ai pas étudié « les homosexuels », mais des individus qui s'adonnent à des actes homosexuels. Les sujets de cette recherche n'ont qu'une chose en commun : ils ont tous été observés pendant l'accomplissement d'un acte homosexuel dans les toilettes d'un jardin public. Telle est l'activité, tels sont les acteurs que j'ai entrepris d'étudier en 1965. Les traces matérielles qui m'ont permis de les découvrir sont décrites au

chapitre 1. Quand un chercheur est capable de faire parler les participants hors des tasses, il a une chance d'être guidé vers certains des lieux les plus fréquentés de la ville. Au début, des facteurs comme la localisation, les alentours et le nombre de voitures garées à proximité sont très utiles pour situer les endroits les plus propices à la recherche.

Autres tasses, autres variables

On aurait évidemment pu étudier d'autres tasses, situées ailleurs que dans des jardins publics : celles qui se trouvent dans les YMCA et dans les gares ont bénéficié de la plus large publication¹⁰. Toutefois, deux raisons m'ont déterminé à centrer mon étude sur les toilettes des jardins publics. Premièrement, ces tasses sont celles qui ont la plus grande notoriété parmi les homosexuels. Deuxièmement, je souhaitais pouvoir contrôler, autant que possible, les variables écologiques et démographiques. À l'exception de deux d'entre elles, toutes les toilettes dans lesquelles je me suis livré à des observations systématiques étaient construites selon le même plan et elles étaient toutes, sans exception, situées dans un environnement identique. Le caractère « démocratique » des toilettes de plein air revêt une plus grande importance : ces jardins sont susceptibles d'attirer un échantillon représentatif de la population.

Dans la même ville, on peut trouver une tasse réputée dans un tribunal, une autre dans un grand magasin et une troisième au sous-sol d'un cinéma pour films de série B. Chacune a sa clientèle propre, subit des influences différentes en fonction de son environnement physique et se trouve placée sous la surveillance de différents représentants de l'ordre. Dans une tasse située dans un grand magasin, la plupart des hommes portent une cravate : les participants s'y aventurent pendant l'heure du déjeuner car leur bureau n'est pas loin. Ce lieu, destiné aux « cols blancs », est surveillé par les détectives du magasin. Le bruit court que tout coupable pris sur le fait est conduit dans le bureau du directeur qui le réprimande, le menace et prononce la sentence finale : « Vous serez interdit de carte de crédit ! » J'ai passé une fois une heure à raisonner un coupable affolé et au

6. Elliot Liebow, *Tally's Corner*, Little Brown, Boston, 1967, p. 7.

7. William Foote Whyte, *Street Corner Society*, University of Chicago Press, Chicago, 1955, p. 288-298, traduction française, La Découverte, Paris, 1995, p. 315-325.

8. William H. Masters et Virginia E. Johnson, *Human Sexual Response*, Little Brown, Boston, 1966, p. 10.

9. Un exemple intéressant de cette forme d'étude se trouve dans Marvin Scott, *The Racing Game*, Aldine, Chicago, 1968.

10. Sans doute la plus célèbre arrestation dans une tasse fut-elle, aux États-Unis, celle d'un conseiller du Président dans les toilettes de la YMCA de Washington en 1964.

bord du suicide à l'idée que sa femme soit mise au courant au moment où elle réglerait un achat par carte de crédit dans le grand magasin où son mari avait été surpris au cours d'un acte de fellation.

Même si j'ai pu faire des observations informelles sur l'activité de tasses situées à New York, Saint-Louis, Kansas City, Des Moines, Tulsa, Denver, Los Angeles et San Francisco, cette recherche s'est concentrée sur une seule métropole. On pourrait émettre des réserves tout à fait fondées sur une éventuelle application de ces résultats à d'autres régions des États-Unis.

Mon enquête s'est déroulée dans une ville où les box des toilettes des jardins publics comportaient une caractéristique remarquable : ils n'avaient pas de porte. Par conséquent, les signaux échangés dans ces box s'exprimaient tous par un certain mouvement du corps, de la tête ou des mains. Un chercheur a contesté un de mes écrits précédents où je ne mentionnais pas les autres formes de signaux échangés. « Vous ne dites rien de ces hommes qui entrent dans un box, ferment la porte et prennent contact avec le type d'à côté en tapant du pied ou en passant un mot. Je suppose qu'étant donné la disposition des toilettes que vous avez étudiées ce n'était pas une pratique courante, mais elle est certainement largement répandue ici. En fait, l'Université a récemment enlevé les portes d'un box sur deux de plusieurs WC pour hommes situés sur le campus, afin de réduire cette activité ¹¹. »

Dans les tasses où les box sont séparés par des portes, j'ai effectivement observé que le fait de taper du pied constituait un moyen de communication. Néanmoins, ce qui a échappé aux autorités universitaires citées plus haut, c'est que les portes des box sont plus un obstacle qu'une aide à l'activité homosexuelle. Assurément, le fait de passer un mot comporte des inconvénients et risque de mettre en danger celui qui prend l'initiative.

D'autres variables, comme le climat, l'accessibilité des jardins publics, la nature de la surveillance policière, le niveau de publicité accordée par la presse aux contrevenants ou le succès relatif d'autres lieux d'échange sexuel, peuvent créer des différences importantes dans le volume d'activité d'une tasse ¹².

11. Dans une lettre de Martin Hoffman, docteur en médecine, École de criminologie de l'université de Berkeley, en Californie, le 2 août 1967.

12. Ainsi des informateurs m'ont appris que la politique d'un quotidien de Denver consistant à publier le nom, l'adresse et le lieu de travail de tous les hommes arrêtés pour conduite homosexuelle avait fait baisser l'activité des tasses de la ville et accru la fréquentation des autres débouchés homosexuels.

Cependant, je prétends que les règles fondamentales du jeu — comme le profil des « joueurs » — s'appliquent à toutes les villes des États-Unis.

Ce qu'on peut dire en tout cas avec certitude, c'est qu'il n'existe probablement aux États-Unis aucune grande ville sans tasses en activité. Ces lieux représentent une partie prépondérante du marché de la sexualité gratuite pour ceux qui appartiennent à la sous-culture homosexuelle ainsi que pour les millions d'hommes qui ne s'identifieront jamais à la société gaie. Ces toilettes offrent au chercheur en sciences sociales un moyen d'observation directe de la dynamique des rencontres sexuelles *in situ* ; de plus, comme nous le verrons, elles facilitent la constitution d'un échantillon représentatif de déviants cachés, dont la plupart sont très peu intégrés à la sous-culture de ce milieu.

Pureté ou exactitude

J'ai utilisé les méthodes décrites jusqu'à présent non pas parce qu'elles sont exactes dans le sens de « pures » ou de « propres », mais parce qu'elles permettent d'espérer la plus grande exactitude, au sens de fidélité aux gens tels qu'ils vivent et aux actions telles qu'elles se passent. Ces stratégies me semblaient les moins perturbantes parmi celles dont je disposais et les moins susceptibles de déformer la réalité.

Les biais que j'ai pu introduire sont ceux que Severyn Bruyn attribue à l'observateur participant qui « s'intéresse aux gens tels qu'ils sont et non tels qu'ils devraient être selon ses propres critères ¹³ ». Ainsi, l'utilisation de toute stratégie susceptible de modifier l'activité observée ou la façon d'être des protagonistes serait contraire à ma philosophie scientifique et préjudiciable à mes objectifs.

Bien entendu, certaines de mes méthodes ont pour point de départ l'héritage d'une certaine « école » sociologique. D'autres sont le produit des mutations intervenues à la suite d'une interaction avec le milieu dans lequel j'effectuais ma recherche. Au fur et à mesure que les obstacles surgissaient, j'inventais des moyens pour les contourner : les difficultés exceptionnelles

13. Severyn T. Bruyn *The Human Perspective in Sociology*, Prentice Hall, Englewood Cliffs, NJ, 1966, p. 18. Toutes ces méthodes sont décrites en détail dans ce livre.

appellent des stratégies exceptionnelles. Même si certaines des démarches que j'ai utilisées sont « excentriques », comme les qualifieraient Eugene Webb et ses collaborateurs, elles ne sont en réalité rien d'autre que l'application inhabituelle de procédés éprouvés, comme les traces matérielles, l'« enregistrement courant » et la simple observation¹⁴.

Dans cette recherche, je me suis attaché à décrire un genre particulier de comportement déviant et ses acteurs. Outre ces analyses descriptives et systématiques, je me suis efforcé d'expliquer à la lumière de l'une des théories de la déviance pourquoi et comment ces gens s'adonnent à la forme particulière de comportement. Je n'ai tenté de tester aucune hypothèse préalable : ce genre de démarche tend à enfermer la recherche sociologique dans le modèle des sciences physiques. À mes yeux, il est tout aussi valable de traiter une population ou un type d'interaction sociale selon un certain nombre de démarches visant à décrire cette forme de rencontre et ses protagonistes.

Des hypothèses devraient être formulées à partir d'un tel travail ethnographique, plutôt qu'entraver et dénaturer celui-ci à ses débuts. Quand mes données ont nécessité un cadre conceptuel, j'ai essayé de le fournir, parfois avec l'aide d'autres chercheurs de la discipline. Dans le cas où les données étaient assez solides pour susciter de nouvelles approches théoriques, je me suis efforcé d'être un intermédiaire actif. La partie descriptive d'une recherche revêt de l'importance, non seulement parce qu'elle produit une connaissance objective et systématique d'un comportement ignoré ou supposé bien connu, mais parce qu'elle prépare le terrain pour de nouveaux développements théoriques. Si le chercheur doit aller sans cesse de ses données à la théorie, ce trajet ne se résumera pas à la reprise d'hypothèses déterminées à l'avance¹⁵.

La recherche dans laquelle je me suis engagé, de l'été 1965 à l'hiver 1967-1968, peut être divisée en deux étapes comportant chacune des sous-parties. La première étape consista en une approche ethnographique ou observation participante, qui s'étendit sur deux ans, à mi-temps (je poursuivais également

mes études prédoctorales). La seconde nécessita six mois de travail à plein-temps consacré à la réalisation de plus d'une centaine d'entretiens et à tenter d'en effectuer vingt-sept autres. Une autre année a été consacrée à l'analyse des données obtenues.

Se préparer au terrain

En tant qu'ethnographe, ma première tâche fut de m'initier à la sous-culture homosexuelle. Mon expérience de pasteur m'a familiarisé quelque peu avec ce milieu. Pendant mon séjour au séminaire, j'avais servi dans une paroisse connue dans ces cercles sous le nom de « paroisse des folles » de Chicago, un lieu auquel pouvaient s'adresser les homosexuels à la recherche de conseils auprès de prêtres compréhensifs, de bonne musique et de cultes aux accents esthétiques. Je fis rapidement connaissance avec les paroissiens gais et parlai leur langage. Les séminaristes qui travaillaient là venaient en aide à des gens qui vivaient dans une misère incroyable et parfois même dans des maisons closes, aussi n'était-ce pas un grand effort pour nous d'aller aussi chercher nos ouailles dans les bars gais. Un de nos fidèles était garçon de bar et animateur à mi-temps dans un des endroits les plus fréquentés ; il veillait sur les séminaristes et nous avertissait des menaces de rafle.

Au cours de l'été 1953, je complétais mon éducation par trois mois de formation clinique à l'hôpital psychiatrique de l'université d'État de l'Iowa. C'était une institution modèle, organisée d'abord pour la recherche et la formation et qui, cet été-là, conformément aux intérêts de recherche du chef de clinique, comptait beaucoup de patients homosexuels hommes. Ce stage m'apporta une certaine culture psychanalytique en matière d'homosexualité.

De 1955 à 1965, je servis des paroisses situées dans l'Oklahoma, le Colorado et le Kansas, à deux reprises comme aumônier épiscopalien à mi-temps d'un campus. Comme je passais pour « au courant » et n'avais pas l'intention de les « réformer », des centaines d'homosexuels de toutes sortes et de toutes conditions vinrent me consulter à cette époque. Ma femme, qui m'aidait dans cette tâche auprès des paroissiens que nous réunissions souvent le soir autour d'une tasse de café, m'apporta son soutien dans cette partie de mon ministère.

14. Eugene J. Webb *et al.*, *Unobtrusive Measures : Nonreactive Research in the Social Sciences*, Rand McNally, Chicago, 1966.

15. Pour une description du développement de la théorie dans sa meilleure version, voir C. Wright Mills, *The Sociological Imagination*, Grove Press, New York, 1959, p. 73 ; traduction française, *L'Imagination sociologique*, par Pierre Clinquart, François Maspéro, Paris, 1977, p. 76, nouvelle édition, La Découverte, Paris, 2006.

Je rencontrai trois types de problèmes au début de ma recherche : me familiariser avec la littérature sociologique sur la déviance sexuelle ; trouver une entrée au sein du milieu déviant d'une ville inconnue où je n'exerçais plus de responsabilités pastorales, mais seulement un ministère à mi-temps ; apprendre à écouter les déviantes sexuels non plus comme un pasteur, mais comme un chercheur.

Se faire passer pour déviant

Comme tout groupe déviant, les homosexuels ont mis en place des défenses contre les « étrangers » : ils dissimulent leur véritable identité, ne communiquent que par le geste et le regard ; ils se refusent à révéler où se trouvent leurs lieux de rencontre ; ils prennent d'extraordinaires précautions avec les étrangers et ne vous admettent en certains endroits qu'en compagnie d'une personne accréditée. Coupé de tout contact pastoral et ne souhaitant pas m'autoriser de mon sacerdoce, je dus m'introduire au sein de cette sous-culture comme n'importe quel nouveau venu et prendre contact avec les enquêtés en me faisant passer pour un gay¹⁶.

Il n'est pas difficile d'approcher ce milieu : n'importe quel chauffeur de taxi vous indiquera l'adresse d'un bar pour homosexuels où vous achèterez un guide spécialisé pour cinq dollars¹⁷. Le vrai problème n'est pas de prendre contact, mais de le maintenir. On ne vous acceptera pas facilement, car il est extrêmement difficile d'aller au-delà du contact superficiel établi dans les lieux publics et d'être admis par le groupe, puis invité à des soirées privées ou semi-privées. Les membres d'une équipe de chercheurs de l'université du Michigan, engagés dans ce type d'étude, ont bien formulé ce problème : « L'étranger, qu'il soit déviant novice, policier ou sociologue, doit sortir d'un cercle vicieux auquel il est confronté à l'approche de toutes formes de déviance. On ne peut avoir accès au milieu déviant

sans relations préalables avec lui, mais on ne peut en établir sans en avoir déjà¹⁸. »

Un jour, par exemple, quelqu'un vendait à mon voisin de bar des tickets pour une soirée après la fermeture. Quand je voulus en acheter un, on me répondit que c'était « complet ». Suivant l'avis d'un autre consommateur, je m'y présentai néanmoins et y entrai du premier coup. Personne ne s'inquiéta de ma présence. En effet, à ce stade de mon enquête, mon objectif était simplement de « sentir » le milieu déviant plutôt que d'étudier les moyens de franchir ses frontières. Je finis par me lasser de cette méthode lente et confiai à un sympathique candidat à un entretien qui j'étais et ce que je faisais. Celui-ci me fit alors inviter à des cocktails avant le « bal annuel » traversi et mon enquête sur la sous-culture toucha à sa fin.

Au cours de ces premiers mois, je fis le tour de dix bars gais ouverts en ville à cette époque ; j'assistai à des réunions privées et au bal annuel ; j'arpentai un lieu situé près d'un café où des hommes se livraient à la prostitution ; j'observai des scènes de « drague » dans des jardins et des rues ; enfin, j'obtins des dizaines d'entretiens informels auprès de membres de la société gaie. Je visitai également les lieux où se pratiquait le « sexe instantané » : les bains publics du lieu, certains cinémas et les tasses.

Dès le début, je pris la décision de poursuivre mon étude sur le terrain en me faisant passer pour déviant. Même si cela soulevait des problèmes de morale scientifique dont je traiterai plus tard, de bonnes raisons m'incitèrent à suivre cette méthode d'observation participante.

En premier lieu, à mon avis, une seule méthode convient à l'observation d'un comportement qui expose à un fort crédit : feindre d'être à la même enseigne que ceux qui s'y adonnent. En portant dans une tasse un insigne avec la mention « Je vous épie », on risque d'interrompre immédiatement toute activité à l'exception de l'écoulement des toilettes et la sortie de tous les présents. Polisky a réalisé une excellente observation de l'arnaque au billard parce qu'il s'y connaît, il a sa place dans un jeu où il est considéré comme un partenaire. Comme il le suggère lui-même, peut-être aurait-il aussi bien réussi en interrogeant un voleur de bijoux ou un recleur dans son repaire.

16. Mes réticences à admettre mon état de sociologue résultaient, en partie, d'une mise en garde d'un ami homosexuel qui m'avertit de la méfiance de ce milieu envers cette profession. Apparemment, le responsable en est un étudiant de maîtrise d'une autre université qui n'avait pas dissimulé les noms des bars ni ceux des personnes interrogées dans son mémoire.

17. *Guida Guide*, Guild Press, Washington, 1968.

18. Donald I. BLACK et Maureen A. MURSKI, « Passing as deviant : methodological problems and tactics », texte de recherche non publié déposé au département de sociologie de l'université du Michigan, Ann Arbor, p. 4-5.

Mais son intention n'était pas de les observer en train de commettre des vols, tandis que ma recherche exigeait l'observation des délits eux-mêmes¹⁹.

La seconde raison repose sur la nécessité d'éviter toute modification de la réalité. Supposons des hommes s'adonnant à des activités sexuelles sous le regard d'observateurs. Comment s'y livreraient-ils « normalement » ? Comment le chercheur pourrait-il faire la distinction entre ce qu'on lui montre ou lui cache des rencontres ? Masters et Johnson ont pu rassembler, sans modification de la réalité, des données cliniques recueillies dans un hôpital, mais la scène de théâtre n'est un lieu convenable pour la recherche que si l'on souhaite étudier le comportement d'acteurs en train de jouer la comédie.

Je sers de « folle qui guette »

Dans leur livre *Unobstrusive Measures*, les auteurs qualifient la méthode d'observation participante d'« observation simple²⁰ ». Ce qualificatif ne convient pas à l'étude d'un comportement sexuel déviant. Loin d'être simple, l'observation des rencontres dans les tasses devient épouvantablement complexe à certaines étapes de la recherche.

Lorsque l'observateur est objet de suspicion, l'observation devient doublement difficile : tout homme qui reste plus de cinq minutes dans des toilettes publiques a toute chance d'être soit un membre de la brigade des mœurs, soit quelqu'un qui drague. Du moins n'est-il pas soupçonné d'être sociologue. Le chercheur est tellement à l'affût d'informations révélatrices qu'il s'oppose inévitablement à la volonté de secret de cette population déviante. À la fois l'accusation de crime²¹ et la forte dérision publique qui pèsent sur les clients des tasses rendent ceux-ci particulièrement sensibles à l'intrusion de tous les étrangers.

Bruyn souligne trois difficultés inhérentes à l'observation participante : « Comment trouver sa place dans la vie de ceux

19. Ned POLSKY, *Hustlers, Beats and Others*, op. cit., p. 127.

20. Eugene J. WEBB et al., *Unobstrusive Measures*, op. cit., p. 49.

21. Voir les lois modifiées de l'État étudié : « *Le crime abominable et détestable contre nature - Peine encourue* : Toute personne coupable du crime abominable et détestable contre la nature, crime commis avec un être humain ou une bête, avec les organes sexuels ou la bouche, sera punie d'emprisonnement dans un pénitencier pour une durée d'au moins deux ans. »

qu'on observe », « comment conserver l'intégrité scientifique » et « des problèmes d'intégrité morale »²². Chacun de ces problèmes s'aggrave avec l'observation de l'activité homosexuelle. Quand le but d'une rencontre est uniquement sexuel, il est difficile à l'observateur d'adopter un « rôle naturel » dans l'action, sans véritable engagement. Et un tel engagement lui poserait de graves problèmes d'intégrité, tant scientifique que morale. Le souci principal de l'observateur est alors de concilier l'objectivité et la participation (la vieille question théologique de comment être dans le monde sans en être).

Dans un article exhaustif sur le sociologue se faisant passer pour déviant, Donald Black et Maureen Milleski indiquent les moyens « par lesquels le chercheur peut utiliser l'organisation sociale dans l'intérêt de sa propre démarche²³ ». Malheureusement, ce texte n'était pas encore écrit quand j'en aurais eu besoin ; et pourtant, mes premières observations des rencontres dans les tasses m'ont conduit à découvrir une stratégie essentielle (la véritable innovation méthodologique de cette recherche) impliquant de mobiliser l'organisation sociale de ceux que j'observais...

La crainte même et la suspicion régnant dans les toilettes créent un rôle de participant dont l'activité sexuelle n'est pas obligatoire : le rôle de guetteur (la « folle qui guette » dans l'argot du milieu) qui consiste à se placer près de la porte ou des fenêtres d'où on peut observer les voies d'accès. Quand quelqu'un approche, le guetteur tousse ; quand la voie est libre ou s'il reconnaît dans un arrivant un habitué, il fait un signe de la tête.

On peut distinguer trois catégories principales de guetteurs. La plus commune est représentée par le « poireau », homme qui attend soit quelqu'un avec qui il a un rendez-vous ou qu'il compte trouver là, soit un genre particulier de relation, soit enfin une occasion d'entrer dans l'action. Les autres catégories sont d'une part les onanistes, qui s'adonnent à un comportement sexuel solitaire (soit ouvertement, soit sous leurs vêtements) tout en observant des actes sexuels, et, d'autre part, les voyeurs, qui ont l'air de tirer leur excitation et leur plaisir de l'observation des autres. De fait, le « poireau » se masturbe — peut-être se livre-t-il également au voyeurisme. Mais il est

22. Severn T. BRUYN, *The Human Perspective in Sociology*, op. cit.

23. Donald J. BLACK et Maureen A. MILLESKI, « Passing as deviant : methodological problems and tactics », art. cit., p. 2.

certain qu'il a d'autres intentions initiales que l'onanisme ou le voyeur : il compte participer au jeu. En un sens, les onanistes sont tous voyeurs, et non l'inverse.

J'assumais en apparence le rôle du voyeur (un rôle parfaitement taillé pour les sociologues et seul emploi de guetteur non franchement sexuel). Dans les cas où il n'y avait en dehors de moi qu'un seul homme dans la pièce, j'ai adopté un rôle encore moins sexuel que celui de guetteur-voyeur : celui du type normal qui se rend aux toilettes pour se soulager. Même si cette posture met le chercheur à l'abri de toute sollicitation sexuelle, elle n'en demeure pas moins problématique : elle est éphémère et perturbe inmanquablement l'action qu'il s'est proposé d'observer (voir au chapitre 3 la discussion à propos de ce rôle et d'autres).

Avant qu'un informateur de bonne volonté n'attire mon attention sur le rôle de guetteur, j'ai essayé les rôles du type normal et du « poireau ». Dans le premier, j'ai trouble l'action et échoué dans l'observation ; dans le second, qui consistait à consulter ma montre et à faire les cent pas nerveusement de la fenêtre à la porte, pour regarder dehors d'un air inquiet, je ne pus rester très longtemps sans être invité à participer à l'action et ne fis que des observations furtives des rencontres. Peu à peu, les rôles de « poireau » et de « voyeur » peuvent se confondre et l'on m'attribua souvent le premier.

En servant de guetteur-voyeur, je pouvais me déplacer dans la pièce à ma guise, de fenêtre en fenêtre, et observer tout ce qui se passait sans effrayer les participants ni troubler l'action. Je trouvais ce rôle beaucoup plus adapté et plus fructueux que les rôles adoptés au début de ma recherche : le fait d'être une « folle qui guette » me permettait non seulement de recueillir des données sur les modes de comportement, mais également d'identifier les voitures et leurs propriétaires.

Au cours de ma première année d'observation, d'avril 1966 à avril 1967, j'ai rédigé mes notes à l'aide d'un magnétophone portatif, dissimulé sous un carton à gâteaux placé sur le siège avant de ma voiture. À ce moment, je m'efforçais, pour acquiescer une vision d'ensemble, d'enquêter dans toutes les tasses en activité dans une même ville et d'étendre, autant que possible, mes observations à d'autres communautés homosexuelles à travers le pays. Mon souci était d'observer cette activité à travers un échantillon représentatif des moments et des lieux de l'action.

Les toilettes des jardins publics commencent à faire office d'exutoire sexuel entre 7 h 30 et 8 h 30 du matin, quand le

personnel de service vient les ouvrir. Les premiers clients sont des hommes qui se rencontrent sur le chemin du travail. Après 9 heures, l'activité diminue brutalement jusqu'à l'heure du déjeuner. Les deux premières heures de l'après-midi voient une nouvelle augmentation brutale de l'activité avec l'arrivée des promeneurs à la pause de midi ; après, c'est le calme jusqu'à 16 heures. C'est alors le moment de grande affluence jusqu'à 19 h 30. La plupart des arrivants s'arrêtent en rentrant du travail. Comme le rapporte un enquêté : « J'essaie de me rendre à la tasse à peu près tous les soirs vers 17 h 30 pour un coup vite fait en rentrant chez moi. »

Quelques toilettes restent ouvertes jusqu'à 21 heures, mais la plupart ferment à 19 h 30. Le volume global d'activité est beaucoup plus élevé les samedi et dimanche, atteignant son maximum entre 16 heures et 16 h 30. J'ai observé une baisse de l'activité pendant les week-ends immédiatement après l'heure du déjeuner, alors que la foule des pique-niqueurs est présente. Autrement, la courbe est à peu près en forme de cloche avec un maximum en fin d'après-midi. Ces tendances varient, bien sûr, de jardin en jardin et selon la saison ; celle de la « chasse » a été décrite au premier chapitre, mais j'estime que l'activité connaît son pic entre juillet et octobre.

Je fus attentif à répartir mes périodes d'observation en respectant ces variations d'intensité (ainsi que la diversité des jardins et des saisons). Au total, au cours de cette première année, j'ai observé 120 actes sexuels dans 19 toilettes différentes pour hommes, situées dans cinq parcs d'une même ville. Sans compter le temps passé à l'extérieur à conduire ou à faire des entretiens informels avec des participants, j'ai passé à peu près soixante heures dans les tasses au cours de cette première phase d'observation. Ce temps s'est divisé en séquences d'une heure au moins (en moyenne vingt minutes) entre lesquelles je me rendais en voiture dans d'autres tasses ou jardins, restais assis dans mon automobile, bavardais avec les quelques hommes que je pouvais entraîner dans des conversations à l'extérieur des tasses ou me tenais dehors simplement.

Cet extrait d'une bande enregistrée en octobre 1966 donnera une idée au lecteur de ma technique d'observation à cette étape de ma recherche :

Je restais dans ces toilettes cinq minutes

environ, pendant ce temps le Noir d'environ trente ans,

très soigné propriétaire de la Ford, se tenait constamment

devant l'urinoir et se masturbait, ne cherchant pas à se cacher. Il y avait également un jeune Noir lui aussi très soigné, bien habillé, d'à peine vingt ans, portant des lunettes, genre étudiant. Il se tenait tout le temps près de la fenêtre et ne disait rien. Je me tenais près de lui à la fenêtre, et il ne tenta aucune manœuvre d'approche. J'allai à l'autre fenêtre, il ne bougea pas. Comme je m'éloignais, l'homme à la Chevrolet blanche quitta sa voiture et entra...

... Maintenant, alors que je décris les deux Noirs, je sais que ce type est seul dans sa voiture. Manifestement, le plus jeune est venu à pied. Ça suffit, allons ailleurs. Il est maintenant 16 h 47, la circulation est très dense, beaucoup d'agitation... Je m'approche à nouveau des toilettes et il ne se passe pas grand-chose là en raison de l'absence de voiture en stationnement, donc je vais aller à Hillside.

Cet échantillon de « moment » et de « lieu » devait me permettre d'éviter les erreurs de méthode décrites par Webb et d'autres, en particulier le risque d'adopter « un horaire de recueil des données tel qu'une population sélectionnée appa-raise périodiquement devant l'observateur, tandis qu'une autre, également soumise à une certaine périodicité, s'adonne au même comportement, mais ne se présente qu'en l'absence de l'observateur. Ce biais peut se produire également lorsque le comportement des individus change en fonction de l'heure ou du jour de la semaine ²⁴ ».

Un échantillon de déviants cachés

Hooker a remarqué que les homosexuels qui mènent une vie secrète ne peuvent faire l'objet d'étude que « lorsqu'ils ont été pris par les représentants de la loi, ou lorsqu'ils sont à la recherche d'une aide psychiatrique ²⁵ ». Personne, à ma connaissance, n'a encore essayé de s'assurer un échantillon représentatif de la population des déviants cachés. L'enquête de Polsky sur l'usage de la drogue parmi les *beatniks* constitue la seule

exception. Mais peut-on considérer les *beatniks* du Village comme des déviants *cachés* ²⁶ ?

En suivant une suggestion de Lee Rainwater, je constituai un échantillon de familiers des tasses en effectuant un relevé des plaques minéralogiques des automobiles qui les conduisaient dans les jardins publics. J'ai déjà indiqué de quelle façon les véhicules laissent des traces observables des déplacements de leur chauffeur (voir chapitre 1). La façon de conduire une voiture constitue une forme de présentation de soi qui révèle à l'observateur beaucoup de traits du propriétaire du véhicule. Pendant plusieurs mois, j'ai noté les variations du nombre d'automobiles restant plus de quinze minutes devant les tasses choisies pour mon échantillon. J'ai constaté que, à l'exception des voitures de police, toutes ces automobiles appartenaient à des participants, comme celles qui apparaissaient devant deux toilettes ou plus en une heure.

Dans les quatre jardins où je me rendais tous les jours pendant l'été, j'enregistrais ces variations de fréquence par période d'une demi-heure entre 11 heures et 19 heures. J'établissais des moyennes pour chaque période de trente minutes, distinguant, pour éviter tout biais, les jours ouvrables et ceux du week-end. Même si les relevés de base ont été faits séparément pour chaque jardin, aucune différence majeure ne fut observée dans l'ensemble du schéma de circulation ainsi enregistré. Ces données ont alors été rassemblées sur les graphiques des figures 2.1 et 2.2.

Puis, en septembre 1966, j'entrepris de constituer un échantillon de façon aussi rigoureuse que le permettaient les conditions de cette recherche. À l'aide d'un magnétophone, je relevai, pour chaque période d'une demi-heure, les numéros d'immatriculation d'un nombre de voitures équivalant approximativement à 10 % du volume moyen des autos susceptibles d'appartenir, à ce moment du jour de la semaine, à des adeptes des tasses. Dans l'unité de temps retenue, les résultats furent assez représentatifs, du moins en ce qui concerne le plus grand jardin où furent réalisées à peu près la moitié de mes observations dans cette ville. On ne peut qualifier cet échantillon d'aléatoire car, en raison de la hâte et du risque d'être découvert, je ne pouvais enregistrer qu'une partie des numéros des véhicules des participants aperçus à un moment quelconque.

24. Eugene J. Webb *et al.*, *Unobtrusive Measures*, op. cit., p. 136.
25. Evelyn Hooker, « The homosexual community », art. cit., p. 169.

26. Il s'agit de Greenwich Village, quartier des intellectuels et des artistes de New York dans ces années [NdT].

Figure 2.1
Illustrant le volume d'automobiles observé près des toilettes et méthode d'échantillonnage (moyenne à partir des données recueillies pendant les jours de la semaine)

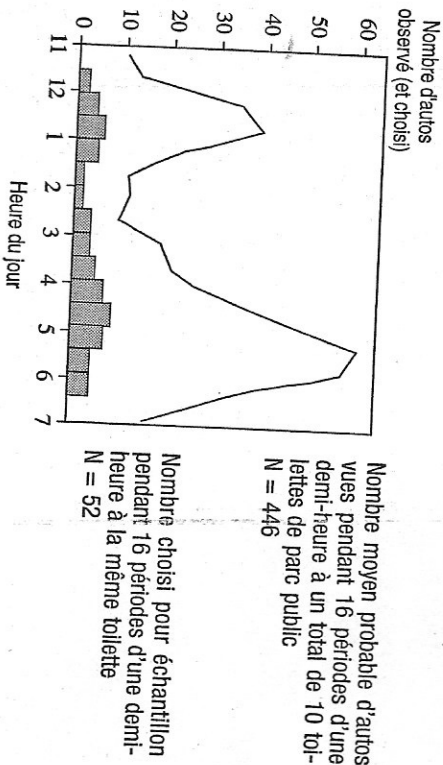
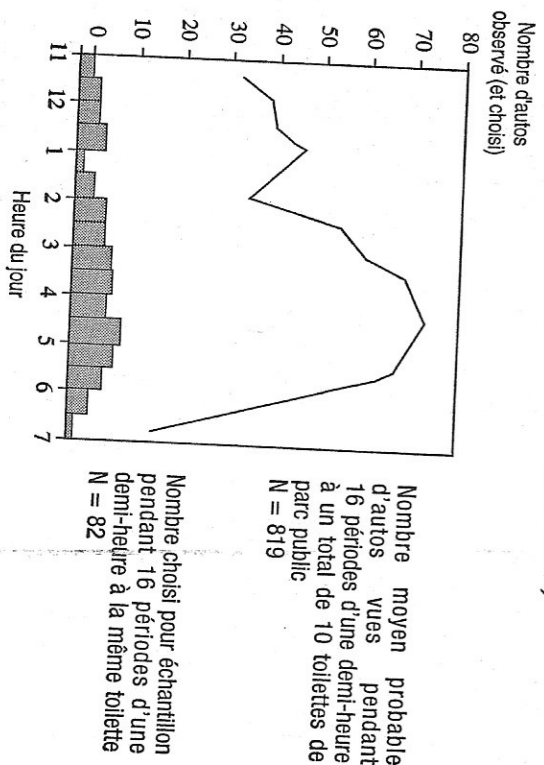


Figure 2.2
Illustrant le volume d'automobiles observé près des toilettes et méthode d'échantillonnage (moyenne à partir des données recueillies pendant les week-ends)

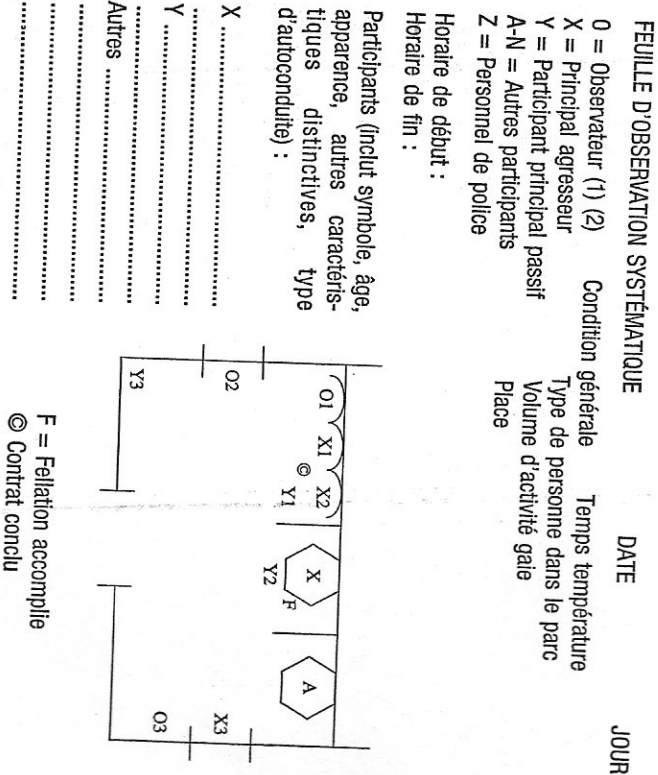


Je pris la décision de noter tel ou tel numéro en fonction du volume et du flux de circulation, ainsi que du lieu de stationnement de la voiture. Je rédigeai, dans la mesure du possible, une brève description de la voiture et de son chauffeur. Grâce à de fréquentes missions d'observation dans les tasses, je vérifiais que chaque numéro d'immatriculation enregistré appartenait bien à un participant vu dans les tasses. Parfois, les numéros étaient enregistrés avant d'entrer, sans même savoir qui je trouvais à l'intérieur. Mais, dans la plupart des cas, j'observais, quittais la tasse, attendais dans ma voiture le retour des participants et notais alors le numéro et une brève description. Pour chacun de ces hommes sauf un, je joignis à ces données l'indication du rôle tenu au cours de la rencontre. J'obtins ainsi un échantillon original de 134 immatriculations soigneusement attribuées à des participants et constitué aux abords de dix toilettes publiques de quatre jardins différents d'une métropole de deux millions de personnes. En raison des pertes et ajouts décrits plus tard, ce sont cent participants au manège de la tasse qui ont été inclus dans l'échantillon final.

Observation systématique

Avant de terminer l'exposé de mes stratégies d'observation pour traiter des instruments d'analyse documentaire utilisés au cours de la première étape de ma recherche, je souhaite décrire les techniques employées pour donner plus de rigueur à mes données. À la suite de mes observations préliminaires, j'élaborai une « fiche d'observation systématique » pour y consigner mes notes. Ce schéma, que j'ai moi-même utilisé dans cinquante observations et le participant associé à la recherche dans trente autres, contribua à assurer un enregistrement régulier et exhaustif des situations.

La figure 2.3 reproduit une fiche d'observation systématique telle que je l'ai remplie dès mon retour au bureau un après-midi d'été ; seuls la date, le lieu et la description d'un véhicule ont été effacés pour éviter toute inculpation. Ces notes sont extraites de la première et plus brève rencontre d'une série de trois observées en trente-cinq minutes. Ensuite, je pris ma voiture en direction d'une autre partie du parc et remplis à l'aide d'un bloc-notes les schémas et rédigeai les notes. Étant gaucher, j'ai du mal à écrire, c'est pourquoi j'ai attendu de



Description de l'action (noter : si possible indiquer attente dans l'auto... avant d'entrer dans la tasse... manière d'approcher... types de rôle pris... nature des interruptions et réactions... n'importe quoi de parlé... masturbation en cours... action du ou des guetteurs... réactions aux adolescents et toute participation de leur part... réaction à l'observateur... durée des actes sexuels... cracher, se laver les mains, s'essuyer, etc.) :

X se tient près de la fenêtre de droite, A est assis sur la cuvette quand O entre. O va d'abord au premier urinoir. X se rend au troisième urinoir, ouvre sa braguette mais n'urine pas. Il commence à me regarder. Je ferme ma braguette et me dirige en face de la fenêtre de gauche. X retourne à la fenêtre opposée. Je vois Y sortir de sa voiture et se diriger vers la tasse. Dès son entrée il se dirige vers le troisième urinoir. Au bout de deux minutes X se dirige vers l'urinoir central et commence à draguer Y. A ce moment Y a une érection. X vient sur lui et commence à masturber de sa main droite et se masturbe lui-même de l'autre main. Je me rends à la fenêtre éloignée. A me regarde. Je souris et fais un signe de la tête. X et Y se partaient ensemble au box 1. X baisse son pantalon et s'assoit... Y, se tenant en face puis il insère son pénis dans la bouche de X. Il attend l'orgasme en environ trois minutes en serrant ses mains autour du cou de X. Il se rend alors au lavabo, se lave les mains et s'en va.

pouvoir taper à la machine pour ajouter au bas de la fiche le commentaire détaillé.

On peut voir que cette fiche comporte des emplacements réservés aux indications suivantes : le moment et le lieu concernés ; la description des participants (âge, vêtements, véhicule et rôle dans la rencontre) ; les conditions climatiques et environnementales ; un schéma sur lequel on peut tracer les mouvements des protagonistes ainsi que la place exacte du contrat et de la fellation ; de même, on peut ajouter une description complète du déroulement des rencontres et des réactions de l'observateur.

Plusieurs raisons expliquent ces précautions : mon premier souci a été l'objectivité, c'est-à-dire une volonté d'éviter toute déformation des données soit du fait de ma présence, soit du fait de mes présupposés. Ensuite, en étant aussi systématique que possible dans l'enregistrement et le recueil des données, j'ai souhaité qu'on puisse rééditer à l'avenir ce genre d'étude et procéder à des comparaisons.

Enfin, j'ai voulu tirer le meilleur parti d'une occasion assez unique d'observation participante. Les tasses représentent un défi, non seulement parce qu'elles posent des problèmes inhabituels au chercheur, mais parce qu'elles se prêtent de façon exceptionnelle à des observations détaillées. En raison de l'absence de communication verbale et de l'uniformité du décor matériel, ces installations offrent une sorte de laboratoire dans lequel on peut observer le comportement humain tout en contrôlant un certain nombre de variables.

L'analyse des rencontres présentée aux chapitres 3 et 4 repose tout d'abord sur cinquante observations systématiques effectuées entre mars et août 1967. Les nombreuses observations informelles antérieures et les trente autres effectuées systématiquement par un enquêteur qui m'a assisté n'ont servi que de vérification aux observations principales. Même s'il n'existe pas de contradictions entre la première étape de mon enquête et la suivante, la première aura eu le mérite de me préparer aux observations détaillées présentées ici.

Les données recueillies par mon collaborateur s'accorderont également dans l'ensemble avec les miennes. Est-ce en raison de son rôle actif dans les rencontres qu'il observait ? Tousjours est-il qu'il s'appliquait à recueillir plus les détails des actes sexuels et moins les interactions y conduisant. Notons également qu'il jugeait les participants plus jeunes que je ne le faisais moi-même. Cette différence avait-elle pour origine sa

tendance à percevoir les autres comme d'éventuels partenaires ou bien l'écart d'âge nous séparant ? En tout cas, il est peu probable que les populations que nous observions l'un et l'autre différaient beaucoup.

La conversation au-dehors

Un sociologue privé de communication verbale est comme un médecin sans stéthoscope. Le silence de ces rencontres sexuelles renverse complètement des enjeux de recherche que la légitimité de l'observateur et l'identification de rôles. Mais, comme on l'a souligné, cette propriété présente des avantages certains dans la mesure où elle limite le nombre de variables qui doivent être observées, enregistrées et mesurées. Lorsque l'action seule est observée et analysée, les caractéristiques du comportement elles-mêmes revêtent une signification indépendante de la verbalisation. « La méthode de l'observation participante, souligne Bruyn, constitue une procédure de recherche qui peut établir l'adéquation au niveau du sens²⁷. » Ce langage verbal qui est possible par des entretiens extérieurs fournit alors un moyen indépendant de vérifier les observations.

Malgré le silence presque total qui règne dans les observations, les participants ne sont ni muets, ni particulièrement faciturnes. Loin des lieux où ils révélaient leur déviance sexuelle, à l'extérieur de ce que j'examinerai plus loin sous le nom de « périmètre de l'interaction », la conversation est à nouveau possible. Quand ma voiture et mon visage devinrent familiers, je pus établir des relations verbales avec douze des participants, auxquels je fais référence sous le nom de « douze cas approfondis ». Huit d'entre eux sont inclus dans l'échantillon final — quatre autres, avec qui j'avais engagé la conversation près des tasses, n'y figurent pas. Sur les huit, cinq (y compris les deux « marcheurs » qui s'étaient rendus à pied à la tasse plutôt qu'en voiture) ont été contactés après avoir quitté le lieu de rencontre ; les trois autres ont manifesté leur volonté de coopérer à la suite de relations nouées au cours d'entretiens méthodiques.

Après ces premiers contacts, je parlai à ces douze enquêtés de ma recherche et révélai la véritable raison de ma présence dans les tasses. Grâce à quelques repas et plusieurs verres, tous furent d'accord pour collaborer aux entretiens. Quelques-uns

furent enregistrés (deux enquêtés seulement acceptèrent sans crainte l'usage du magnétophone et je ne saurais blâmer les autres), mais la plupart de ces entretiens furent reconstitués plus tard à partir de notes. Ces conversations représentaient, en dehors des observations elles-mêmes, ma plus riche source de données. Certains se demanderont pourquoi, alors que j'avais obtenu la collaboration de neuf enquêtés sans entretiens formels, je me souciai d'accomplir cette tâche apparemment sans fin de constituer un échantillon et d'administrer des questionnaires, surtout si les entretiens avec les « douze » m'apportaient des données si approfondies. La réponse est simple : ces hommes ne sont pas représentatifs de la population des tasses ; je n'ai pu engager la conversation avec eux que dans la mesure où ils étaient plus ouverts, moins sur la défensive et avaient reçu une meilleure éducation que le participant moyen.

Cela soulève un problème propre à toute recherche s'appuyant sur des entretiens avec des volontaires : c'est précisément cette volonté de coopérer qui marque leur différence avec ceux qu'ils sont censés représenter. *Tally's Corner* et *Street Corner Society* comptent à juste titre parmi les ouvrages classiques des sciences sociales, mais je me demande parfois si Tally et Doc représentaient bien l'homme de la rue avec son apathie, son aliénation et son détachement. La véritable ethnographie consiste à corriger ce biais en élargissant, comme s'y employait Liebow et Whyte, l'investigation à tout un réseau de relations amicales. Mais les travaux les plus tristes rédigés au nom des sciences sociales sont ceux qui assomment le lecteur avec des études sans fin de cas individuels et de petits échantillons prélevés dans la clientèle privée des psychiatres. Il en est peu qui soient représentatifs de ce grand nombre d'êtres humains qu'on prétend « comprendre » à partir du cas de ces déviants parmi les déviants.

Le témoignage des documents

J'ai pu décrire l'univers jusqu'alors inexploré des tasses grâce à l'observation participante et à l'examen des traces matérielles, procédures non perturbantes que j'ai associées à un nombre restreint d'entretiens ouverts, destinés à recueillir et à vérifier. Pourtant, la description préliminaire de la population des participants ne débuta qu'après la constitution d'un échantillon authentifié. Pour franchir cette étape de mon étude, j'ai eu

27. Severyn T. Bruyn, *The Human Perspective in Sociology*, op. cit., p. 179.

recours à l'analyse de documents, l'« enregistrement courant »²⁸.

Je procédai à l'identification de l'échantillon en consultant les registres des cartes grises des États dans lesquels vivaient les personnes observées. Par chance, des policiers très aimables me facilitèrent l'accès aux registres sans demander à voir ces numéros ni manifester une curiosité excessive vis-à-vis du genre d'« étude de marché » dans laquelle j'étais engagé. Ces registres me fournirent le nom et l'adresse de ces personnes ainsi que la marque et la date de mise en circulation des automobiles. Je confrontai la marque figurant sur le registre avec ma propre description de chaque véhicule ; j'écartai de l'échantillon les deux numéros d'immatriculation qui n'y correspondaient pas. Je vérifiai, ensuite, les noms et les adresses dans les annuaires de la ville qui me fournirent également les caractéristiques matrimoniales et professionnelles de la plupart des membres de l'échantillon.

Le chercheur qui veut utiliser l'annuaire comme source d'information se heurte à deux obstacles, la mobilité géographique et certaines lacunes dans les données. Toutefois, chance, de nouveaux annuaires venaient juste de sortir. Un peu à ma surprise, je bénéficiai d'une autre faveur due à la stabilité géographique de la population étudiée : 17 % seulement des hommes de mon échantillon ne figuraient pas dans ces annuaires ; au total, manquait la profession de 37 % des participants (en comptant les précédents).

Dans les quelques cas où les adresses figurant dans les registres de cartes grises ne correspondaient pas à celles figurant dans les annuaires de la ville ou du comté, je profitai d'une autre source de documents : la liste par rue des numéros de téléphone publiée par les compagnies encore plus récemment que les autres indicateurs. Au moment où j'achevais les opérations d'authentification et d'identification de mon échantillon, aucune des sources utilisées n'avait plus d'un an et la plus récente datait de la semaine précédente²⁹.

De peur d'éliminer des variables dont l'examen pourrait se révéler fécond plus tard, je n'écartai pas de mon échantillon les personnes dont je n'avais trouvé ni le statut matrimonial, ni la

28. Eugene J. Webb et al., *Unobtrusive Measures*, op. cit., p. 53-87.

29. Parce que le fait de révéler le nom de la ville où la recherche s'est déroulée pourrait conduire à des pressions sur les organismes de maintien de l'ordre ou les ville, du comté et de l'État apparaissent dans le titre de chacune de ces sources.

profession. Ces hommes, pensai-je, représentaient peut-être une fraction instable et secrète des adeptes des tasses, les exclure pourrait modifier la composition de cette population.

D'autres biais n'ont pu être évités et je me suis efforcé de les corriger dans la mesure du possible. Tout d'abord je n'emregistrai pas les numéros de véhicules immatriculés dans des États non représentés dans cette métropole. J'estime que 5 % des voitures conduites par les participants comportaient ce genre d'immatriculation. La plupart de ces véhicules portaient des autocollants permettant d'identifier leurs propriétaires comme des militaires venant de bases à proximité. Ce fait est important car il indique :

- a) un pourcentage très faible, au sein de cette population, de touristes ou de vendeurs voyageant sur de grandes distances,
- b) que les militaires auraient dû être plus nombreux dans mon échantillon que les 2 % figurant dans les données disponibles sur l'emploi. Il est donc probable que les documents et les plaques d'immatriculation locales comportaient un biais concernant les membres des forces armées. Cette correction faite, on peut établir (également à partir des indications recueillies au cours des entretiens) que les militaires représentaient 10 % des participants. Toutefois, cette proportion devrait varier selon la distance séparant les jardins publics des grandes bases militaires : aucune d'entre elles ne se trouvait dans un rayon d'une trentaine de kilomètres autour des lieux d'observation.

D'autres numéros d'immatriculation inutilisables dans le cadre de cette recherche furent retirés de l'échantillon. Je les mentionne en raison du biais qu'ils introduisent. Dix-huit furent d'abord éliminés car ils ne figuraient pas sur les registres de cartes grises (la police attribue ce genre de lacune à une faute du préposé). Sept hommes habitaient en dehors de la métropole étudiée ; cinq autres conduisaient des voitures de location ou de fonction. Dans deux cas également, les voitures décrites dans les registres ne correspondaient pas à ma propre description. Enfin, deux adresses inconnues figuraient sur les registres. Je procédai à d'autres rectifications, avant d'obtenir l'échantillon définitif de cent personnes. Deux hommes furent écartés pour des raisons d'identification. Pour les remplacer, j'ajoutai deux jeunes gens qui se rendaient à pied aux tasses et figuraient parmi les « douze cas approfondis ». J'avais estimé qu'un faible pourcentage de participants se rendaient ainsi à leur tasse

favorite et je pensais qu'il était important que la population des piétons fût représentée.

Si l'on peut écarter pour un instant la forte présomption selon laquelle ces exclusions résultent d'erreurs de la part des préposés, des imprimeurs ou de moi-même, un autre facteur peut expliquer ces lacunes. Il n'est pas impossible que certaines de ces plaques non identifiables aient été échangées, contre-faites ou acquises par d'autres voies illégales. Certains conducteurs ont pu louer des voitures ou donner de fausses adresses pour préserver leur anonymat. Je ne connais pas de moyens directs de vérifier s'il y a eu falsification volontaire. Si on a voulu tromper, on y a réussi.

Vu de la rue

Comme les documents administratifs, les toilettes des jardins et les automobiles, les rues de nos villes sont surveillées et soumises à des règlements publics. Elles constituent des lieux propices à une recherche qu'on peut dire « non réactive » (au sens où les enquêtés n'ont pas à réagir à la démarche de l'enquêteur). Ayant obtenu les adresses de toutes les personnes figurant dans mon échantillon, je passai les vacances de Noël dans les rues et sur les autoroutes. Je rédigeai ainsi une description de chacun des lieux d'habitation et leurs environs et complétois donc mes informations sur les sujets de ma recherche. Le premier objectif de cette enquête sur les domiciles était de décrire des types de maison et des zones d'habitation qui, combinés avec les caractéristiques professionnelles glanées dans les documents administratifs, me permettraient d'utiliser l'Indice Warner des caractéristiques de statut (ISC) pour établir le profil socio-économique de ma population³⁰. Dans la plupart des cas, cette tentative fut infructueuse : les classifications de métiers étaient trop vagues et les unités d'habitation d'une grande ville trop difficiles à ordonner selon les critères de Warner³¹.

Toutefois, le domicile constitue, sous forme de témoignage matériel, une source d'informations sur les personnes qui vont

30. Voir W. Lloyd WARNER *et al.*, *Social Class in America*, Science Research Associates, Chicago, 1949.

31. L'indice de statut de Warner comprend quatre caractéristiques : type d'habitat, profession, revenu et quartier, qui sont évaluées comme symboles de statut qui indiquent la classe sociale de ceux qui les possèdent [NAT].

bien une position sur un indice de statut. Une balançoire et des bicyclettes dans le jardin indiquent que la famille compte sans doute au moins un enfant ; un autel dédié à Marie l'appartenance à la religion catholique romaine ; des décorations de Noël une préférence au moins formelle pour le christianisme ; un bateau ou une caravane dans l'allée un amour de la vie au grand air ; un panneau « À louer » peut mentionner la taille du logement type et, parfois, son prix. Cependant, l'apparence plus ou moins soignée de la maison et de son environnement constitue le signe le plus révélateur. Nous soulignerons les implications de ces observations au chapitre 7.

Procédés perturbants

Ayant réalisé que la majorité des membres de mon échantillon de participants étaient mariés et que la plupart d'entre eux cachaient leur activité déviante, je m'interrogeai sur la façon d'en questionner plus que les neuf volontaires. La réalisation d'entretiens formels entrerait dans le projet initial de la recherche. Le peu que je savais de ces déviants cachés me poussait à vouloir en savoir plus. J'avais devant moi une population qui n'attendait que d'être étudiée, mais je n'avais pas le moyen de l'approcher. De toute évidence, je ne pouvais frapper à la porte d'une maison de banlieue et dire : « Excusez-moi, je vous ai vu l'année dernière vous livrant à un acte homosexuel dans une tasse, et je me suis demandé s'il était possible de vous poser quelques questions. » Ayant déjà été mis en prison, enfermé dans des toilettes et attaqué par un groupe de voyous, je ne souhaitais pas terminer ma recherche par une suite de bagarres.

Peut-être aurais-je eu quelques succès en contactant ces hommes à leur travail, à condition d'en obtenir l'adresse. Mais cette stratégie m'aurait ôté la possibilité de visiter leur maison et de rencontrer leur épouse, alors que je tenais ces confrontations pour essentielles.

Par chance, à cette époque, un centre de recherche auquel j'avais collaboré me proposa de procéder à une enquête par questionnaire consacrée à la santé publique des hommes de la communauté. Les réponses à ce guide d'entretiens déjà utilisé dans l'État du Michigan et à New York devaient m'apporter à peu près toutes les informations souhaitées sur les membres de mon échantillon : milieu familial, caractéristiques socio-économiques, état de santé, biographie, caractéristiques

professionnelles et religieuses, quelques éléments sur les positions en matière sociale et politique, description des réseaux d'amitié et des informations sur les relations conjugales et la sexualité.

J'inclus, avec l'accord du directeur du projet de recherche, mon propre échantillon de déviants dans l'ensemble de l'échantillon de l'enquête. Je m'assurai que seul un étudiant avancé qui avait ma confiance et moi-même réaliserions les entretiens. L'enquête put alors commencer. Je constituai mon échantillon aléatoire en utilisant une table de nombres aléatoires, de façon que sa représentativité ne soit pas compromise au cas où nous ne pourrions mener à leur terme les cent entretiens.

J'en dirai plus sur les mesures prises pour protéger les enquêtés ; soulignons pour l'instant qu'aucun d'entre eux ne se sentit menacé par cette procédure. Ma liste nominative fut déposée dans un coffre de banque, chaque fiche d'entretien conservée sous clef avant d'être détruite à la fin de l'enquête. On ne laissa figurer sur les questionnaires aucun nom, aucun signe d'identification. Alors que je reconnaissais les enquêtés pour les avoir observés dans les tasses, rien ne permettait de penser qu'ils se souvenaient de moi. Je pris soin de changer l'apparence, les vêtements et l'automobile qui avaient été les miens quand je passais pour déviant. Je laissai s'écouler au moins un an entre la première procédure d'échantillonnage et les entretiens.

Cette stratégie était très importante à la fois du point de vue de la validité de la recherche et de l'éthique, car elle me permit d'approcher mes enquêtés comme des gens normaux, répondant à des questions normales, faisant partie d'une enquête normale. Ils font réellement partie d'un échantillon plus large. Le fait d'être interrogé ne les stigmatise pas, car ils constituent normalement une petite partie d'un échantillon de population beaucoup plus grand dans leur aire résidentielle. Ils ne sont pas mis dans une situation délicate en raison de leur déviance, car ils ne sont pas enquêtés en tant que déviants.

Le taux de perte pour ces entretiens fut élevé, mais pas décourageant. On essaya d'en préserver soixante-quinze dont cinquante furent complets. 35 % furent perdus par attrition³², y compris 13 % qui refusèrent de coopérer aux entretiens. En plus

32. L'attrition est une forme de perte ou de diminution d'effectifs qui s'emploie en économie pour signifier la perte de clients ; le terme s'emploie également en médecine et en linguistique [NAT].

des cinquante questionnaires remplis, trois pères de membres de l'échantillon de participants consentirent aux entretiens de l'enquête sur la santé sociale, comme le firent également deux pères de membres de l'échantillon de contrôle.

Il fut possible d'apprendre beaucoup même des entretiens perdus en raison des données antérieures obtenues par les recherches par archives et par observation décrites ci-dessus. Au contraire, comme on pouvait s'y attendre, les individus appartenant aux classes moyennes et supérieures sont légèrement surreprésentés parmi ceux qui accordèrent un entretien complet : ils habitent les banlieues et ont un niveau d'instruction plus élevé.

Ceux qui avaient été perdus représentent un groupe plus instable formé de travailleurs manuels. La plupart d'entre eux étaient partis sans laisser d'adresse. Les chauffeurs de poids lourds représentent la catégorie professionnelle la plus nombreuse au sein de l'échantillon. Deux d'entre eux seulement figurent parmi les enquêtés. En localisant les refus sur une carte, certains brais sont apparus : ils étaient concentrés autour des quartiers ouvriers, italien et allemand. Sur dix refus, trois provenaient d'hommes ayant un nom italien et cinq un nom d'origine nettement germanique.

Après la réalisation de ces entretiens, je pus préparer la dernière étape du plan de recherche. Cinquante hommes furent sélectionnés parmi les noms figurant dans l'échantillon choisi au hasard pour l'enquête d'ensemble sur la santé publique ; ils furent comparés avec les questionnaires remplis en retenant quatre caractéristiques : catégorie socioprofessionnelle, race, zone résidentielle et statut matrimonial. Les pertes n'eurent pas cette fois pour origine le refus ou le changement d'adresse, mais l'inadéquation du profil des sujets. Dans ces cas, nous passions simplement à un autre nom pris dans l'échantillon principal.

Ces cinquante derniers entretiens me permirent de comparer les caractéristiques des deux échantillons, celui des déviants, celui de contrôle, appariés selon certaines propriétés socio-économiques, la race et le statut matrimonial. Si j'effectuai moi-même une grande partie de ces entretiens et presque la totalité de ceux des déviants, je jugeai nécessaire d'engager et de former deux étudiants avancés pour participer à l'enquête auprès des membres de l'échantillon de contrôle. Nous avions une réunion après chaque série d'entretiens et effectuons en commun tout le codage des questionnaires.

Les guides d'entretiens comportaient un certain nombre de questions ouvertes, mais surtout toute une série de réponses pré-codées, pour en faciliter l'administration et en simplifier l'analyse. En plus, les enquêteurs s'exercèrent à prendre d'abondantes notes complémentaires et s'imposèrent de présenter un autre questionnaire après chaque entretien. La durée moyenne nécessaire à la réalisation des entretiens ne différa pas beaucoup d'un échantillon à l'autre : une heure pour les déviants, une heure pour les « normaux ». Les entretiens se déroulèrent à peu près les mêmes jours pour les deux populations : les plus fréquents furent dans l'ordre dimanche, mardi et samedi.

Résumé

Du point de vue méthodologique, la valeur de cette étude réside dans l'utilisation d'une gamme de procédés dont chacun explore différents aspects de la population observée et des contres sexuelles auxquelles elle se livre. La recherche a mêlé l'usage systématique des stratégies d'observation participante avec d'autres procédés n'impliquant pas une réaction des sujets, comme l'examen des traces matérielles et celui des documents écrits. Les impératifs d'une recherche consacrée à un domaine aussi sensible de la vie sociale imposaient de telles approches ; et l'application de procédés non perturbants produisait des données qui appellent, à leur tour, des méthodes « réactives ».

Les stratégies de recherche ne naissent pas *ex nihilo*. Elles sont, en partie, la conséquence des hypothèses de départ du chercheur. Les conditions particulières de la problématique elle-même exercent une influence déterminante sur le choix des méthodes. Dans ce chapitre, je me suis efforcé de montrer comment mon parti pris ethnographique, mêlé aux difficultés inhérentes à l'étude de déviants cachés et à celle de leur comportement, avait donné naissance à un ensemble de stratégies.

Les contours du portrait de ceux qui participent à des contres homosexuelles dans les tasses ont surgi grâce à l'utilisation de démarches « excentriques ». Pour dessiner leurs traits, il a fallu recourir à des stratégies qui impliquaient une réaction. Ces traits ont figure humaine et présentent des caractéristiques sociales ; on peut douter qu'aucune autre méthode ait donné d'eux la description expressive qu'ils méritent.

3

Les règles et les rôles

« Eh bien, prenons d'abord le type que voilà, tout à fait seul, il n'y a que lui ici, il regarde debout à la fenêtre. La première personne qu'il voit se trouve près de la fontaine. Il en voit qui arrivent, il regarde à quoi ils ressemblent, cela lui a pris quelques secondes. Il se faufile vers cet urinoir (pas au milieu, à une des extrémités), il se tient habituellement à l'un des urinoirs du bout. C'est bien ce qui est étrange dans cette affaire¹. »

C'est le début d'une rencontre présentant deux propriétés. D'une part, elle soulève un problème car elle implique une prise de décision et un choix entre des stratégies ; d'autre part, elle entraîne des conséquences, au-delà du dénouement sexuel, puisque celui-ci à son tour peut « déborder l'instant où on l'atteint et influencer objectivement la vie ultérieure du parieur² ». Ces joueurs sont sur le point de s'engager dans un jeu de hasard, de prendre un risque dans une action du type de celle qu'Erving Goffman appelle une « activité décisive³ ».

1. Extrait d'un entretien avec un participant qui a coopéré à l'enquête.

2. Tout au long de ce chapitre, les écrits de Goffman sur l'interaction en face à face m'ont fourni un vocabulaire et une approche conceptuelle. Mais il ne doit pas être tenu pour responsable de mes propres conclusions car je me suis éloigné sur plusieurs points de sa présentation systématique. Pour le contexte de cette citation, voir E. GOFFMAN, *Interaction Ritual*, Aldine, Chicago, 1967, p. 159-160, trad. fr. Alain Kihm, *Les Rites d'interaction*, Minkid, Paris, 1974, p. 130.

3. *Ibid.*, p. 164, trad. fr., p. 134. L'auteur, comme il l'indique à la note 2 du présent chapitre, reprend le vocabulaire d'E. Goffman, en l'occurrence l'expression « *fateful activity* » que nous avons traduite par « activité décisive » en raison des deux caractéristiques retenues par les deux auteurs, ce qui soulève un problème et entraîne des conséquences. Signalons que le texte de Goffman qui suit immédiatement le terme « *fateful* » paraît changer de sens et caractérise plutôt la place de l'activité dans la série des événements : est-elle déterminée, inévitable, fortuite ? [NAT7].